

L'Ami de la Religion et de la Patrie.

JOURNAL ECCLESIASTIQUE, LITTÉRAIRE, POLITIQUE, ET DE L'INSTRUCTION POPULAIRE.

Vcl. I.

QUEBEC, 25 FEVRIER, 1848.

No. 11.

Morale et Philosophie.

L'AVENIR RELIGIEUX.

Il semble aujourd'hui que la société touche à sa dissolution. et n'use de la force qui lui reste, que pour consommer sa ruine. De tous côtés s'élèvent de sinistres prédictions, de tous côtés on crie "malheur!" Les esprits conciliateurs ont perdu courage, et ils cherchent pour eux-mêmes des voix de salut; le philosophisme a entassé les systèmes, multiplié les utopies; l'idée s'est perdue sous la forme, et la vérité a presque péri aux mains de ceux qui l'invoquaient en se la disputant.

Ainsi sont-ils sincères ceux qui nous prophétisent des calamités morales. Seulement, en signalant les effets, ils négligent d'observer les causes, et ne s'occupent pas de trouver les remèdes. L'ordre demeure troublé, parce que les peuples persistent à ne pas comprendre que l'initiation au bonheur date nécessairement d'une épreuve. On marche sur des débris et on tombe... mais en se relevant, ne sent-on pas dans son âme un élément de force et de vie? A l'horizon plane la foi. Il appartient à la loi religieuse de se répandre de plus en plus: toute charitable, elle revient à nous sans se souvenir qu'elle a été méconnue. L'absence d'autres liens rend la foi encore plus nécessaire au monde; il ne s'agit que de savoir l'appliquer: car si l'homme la gardait inactive dans son cœur, et ne s'en servait pas en guise de levier, pour se grandir, de bouclier pour repousser ses propres vices, elle ne serait au-dedans de lui qu'un reproche continu. Il faut que, régénéré par la foi, le siècle donne des preuves de sa croyance; la parole de Dieu doit le guider, son regard l'éclairer, sa main le soutenir.

Le malaise actuel n'indique point une décadence, échelle rapide que l'humanité descendrait contre sa volonté, mais bien des besoins nouveaux, le désir d'un ordre inconnu. Si nous travaillons à tâtons, c'est que nous sommes à peine hors de la nuit. Cette nuit, elle fut brillante; les générations précédentes ont connu, dans une fatigue, des périodes d'un bonheur dont nous devons avoir l'accomplissement. Maintenant elles reposent, monuments du passé qui ont eu la vie; mais elles ont marché pour nous ouvrir le chemin, comme nous l'avons fait à nos fils. Chaîne de travailleurs, descendue de Dieu en se tenant par la main, et remontant jusqu'à lui à l'avance de la suite des siècles. Car voilà ce qu'il y a de beau, c'est cette multitude d'hommes qui s'avance serrée en ordre ou en désordre, suivant les temps et les lois, mais se frayant toujours hardiment un passage dans les solitudes inexplorées. Et c'est sans le savoir, que l'humanité prend et élan unanime; inquisiteur pour ce qu'elle

a, elle doit demander ce qu'elle n'a pas à celui de qui tout émane.

Mais croire, sur les premiers symptômes de la fièvre actuelle, que la civilisation touche à son terme, c'est une déplorable erreur. Voyons en donc l'esprit et la marche, pour découvrir cette solution, objet par avance de tant de rêves, de tant de combats...

Qu'est-ce que la civilisation? Un traité d'alliance entre les créatures d'ici bas; elle est née sous la tente du pasteur, et s'est enfoncée dans les hautes capitales. De son premier jusqu'à son dernier pas (si elle peut jamais avoir fait son dernier pas, être arrivée à sa perfection suprême), elle ne cesse de progresser. Un philosophe, inspiré par le génie du doute, a voulu démontrer que la civilisation devait inévitablement décrire un cercle fatal: en partant, être faible, radieuse au milieu de sa course, anéantie à la fin. Mais y n-t-il une course déterminée pour elle? Essence du monde, peut-elle s'éteindre avant lui? ne serait-elle qu'un météore passager dont la lueur éblouit, sans éclairer ni échauffer? Non, rien d'inutile dans l'œuvre éternelle. Nous n'aurions pas été ainsi guidés parmi les ténèbres de la vie, pour que le flambeau conducteur vint s'éteindre devant nous. Nous n'imiterions pas les filles folles de l'Évangile, qui brûlent toute leur huile avant le soir. La civilisation, c'est la distinction du bien et du tien; mais c'est aussi l'enseignement du partage; après avoir rendu les droits respectables, elle relève la douleur et la couronne de dignité. Hors cela, sa tâche prendrait un caractère d'égoïsme; tant qu'elle reste le fruit et le domaine de quelques esprits éclairés et ne s'applique pas largement aux besoins de la foule, elle ne peut porter à sa base une inscription divine; mais dès qu'avec la sanction des années elle a reçu celle de la Providence, elle laisse lire sur son visage la patrie d'où elle sort, la Jérusalem céleste.

Ainsi, deux moteurs nous régissent, et l'un régit l'autre; la Providence et la civilisation. La Providence s'élève comme la mère vigilante de tout ce qui existe; elle seule a inspiré aux hommes, trop divisés, trop épars sur leur globe, parlant tant de langages divers, procédant par coutumes tranchées, une idée d'association, d'abord de frère à frère, puis de famille à famille, enfin de peuple à peuple; c'est elle qui a établi le premier lien, en apparence tout physique, et pourtant essentiellement moral.

On dira bien: "Il y a parfois perturbation longue et funeste: les lois les plus sages s'usent, les empires les mieux fondés s'écroulent."—Oui, c'est là de l'histoire humaine, non celle de Dieu; à côté du désordre d'une époque, voyez l'ordre qui en féconde une autre. Le corps social a ses périodes de fièvre; mais il en sort rajeuni, et prêt à remplacer ce qu'il a perdu

par la conquête des biens qu'il n'osait pas même désirer. La peste, la barbarie, accidents terribles, ne marquent pas sur la surface du monde; tout au plus laissent-ils un souvenir pour rendre encore plus précieux les bienfaits de la santé et de la sagesse: leur influence ne saurait être que de passage.

La civilisation est un fait acquis; et comme tous les peuples tendent simultanément les mains vers elle, ses préceptes forment une règle générale, dont l'esprit peut laisser augurer de l'avenir religieux. Elle est la main droite de Dieu, ou plutôt l'œuvre de sa main; elle tend à diviser, à espacer les hommes pour les réunir plus tard, à utiliser, décapler leurs forces: voilà pour la vie matérielle; le premier acte a été de sentir, de comprendre; le second consiste à perfectionner. La civilisation ne se présente pas au monde comme un simple guide, mais se pose en reine à sa tête, elle éclaire les croyances et donne des règles de conduite; du culte elle va jusqu'aux lois. Alors les hommes, inquiets sur des garanties d'existence, qu'ils croient usées, parce que leur propre cœur n'a plus assez d'élévation pour elles, aspirent à refaire le culte et les lois; d'abord ils s'attaquent au principe religieux, car il est le premier en date; ensuite ils sapent l'édifice matériel; double lutte où ils se ruinent par le succès, et perdent à mesure qu'ils gagnent. Ce combat est déplorable, mais il n'est pas sans exemple que la sagesse suprême ait voulu en tolérer le tumulte. La discorde est pour les bonnes constitutions une épreuve comme une autre. Quand le soleil se voile de brouillards, ne sait-on pas qu'il réparaitra le lendemain plus éclatant, plus radieux encore?

L'histoire générale procède par trois époques: religieuse, guerrière, philosophique.

La première date nécessairement du berceau du monde. A peine l'homme a-t-il respiré l'air de la vie, cherchant autour de lui, il a dû deviner un être plus puissant. Il a appartenu alors à quelques esprits clairvoyants de distinguer le véritable principe de toutes choses. La terre échappait aux mains de Dieu; sa jeune existence était un hymne à moitié empreint de la mortalité d'ici-bas et de l'éternité d'en haut. Les lieux ne se distinguaient pas encore par des souvenirs: il y avait l'unité de famille, et la terre se recueillait sans cesse en présence de son maître. Il arriva cependant qu'à force d'avoir les regards tournés vers l'origine céleste, on s'égara, car on adorait en quelque sorte d'après des idées présumées, des souvenirs confus. La révélation n'avait pas été accordée, et l'ignorance s'accrut de tous les efforts que dut faire la théocratie civilisatrice pour s'adjuger le pouvoir, dans cette époque de piété sévère. Il y eut une foi à part pour les prêtres et les grands, cachée, enveloppée de symboles, comme les morts égypt-